

INSTITUT DE FRANCE.

---

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

---

FUNÉRAILLES

DE

M. BARDOUX

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le lundi 29 novembre 1897.

---

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

M. GLASSON

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

---

MESSIEURS,

S'il nous arrive parfois, au milieu de l'agitation des affaires publiques et des joies du monde, d'oublier la fragilité de notre pauvre vie humaine, la mort nous la rappelle par des coups bien cruels et presque foudroyants. Nous sommes encore au lendemain des vacances, de cette époque de l'année où chacun reprend la force du corps et le calme de l'esprit. Notre cher confrère avait été, l'année dernière, atteint d'un mal douloureux, et le repos des

jours d'été ne l'avait rétabli qu'en partie. Mais si la force physique avait diminué, la force morale était demeurée intacte et telle qu'elle dissimulait même l'affaiblissement partiel de la santé. Aussi, Bardoux avait repris sa vie politique au Sénat. Nous avons revu à l'Académie son visage toujours souriant et aimable, son œil vif et doux. On l'attendait à Amiens, où il devait présider une conférence. Un nouveau mal, subit et implacable cette fois, l'a frappé, terrassé, tué en quelques jours.

C'est une perte sensible pour le pays, pour le Sénat, et pour notre Académie. Partout où il était appelé, Bardoux marquait sa place, qui était considérable, et exerçait une grande influence par les qualités de son cœur et de son esprit. Tous ceux qui l'ont connu ont apprécié le charme de sa personne et profité de sa bonté et de sa bienveillance. Il aimait à rendre service au point qu'il ne savait rien refuser, à moins que la justice ne lui en fît un devoir. Son esprit droit et juste inspirait la confiance. Dans un temps où les partis se portent volontiers aux solutions extrêmes, il savait par son bon sens, par la fermeté de ses convictions, par l'exactitude de son coup d'œil, et par l'éloquence de sa parole, ramener à la solution vraie les esprits prêts à s'égarer.

Tous nos hommes d'État l'ont toujours tenu dans la plus haute estime. Il a été un des meilleurs conseillers du gouvernement républicain, il lui a ramené bien des suffrages par la confiance qu'il inspirait. D'ailleurs, Bardoux s'intéressait à toutes les nobles causes. Il soutenait volontiers de l'autorité de son nom, de sa parole et même par ses écrits, la plupart de ces sociétés qui ont pris en main la

cause de l'humanité, de l'arbitrage et de la paix, et il se faisait, il y a trois ans, un plaisir de leur manifester sa sympathie dans une préface placée en tête de l'*Almanach de la Paix*, que publiait la *Société française pour l'arbitrage des nations*.

Bardoux a été, en un mot, parmi nous, un des représentants les plus autorisés de cette bourgeoisie intelligente et désintéressée dont on a dit tant de mal et qui a fait tant de bien. Les grands hommes qu'elle a produits autrefois ont été ses modèles et il s'est pénétré de leurs exemples. Pendant sa carrière, il a occupé bien des situations : avocat et bâtonnier à Clermont, maire de sa ville natale, député à l'Assemblée nationale, ministre de l'Instruction publique, sénateur, membre de l'Institut. Partout il a été le défenseur des doctrines libérales, de ces principes d'égalité et de tolérance qui, parfois, sont de nos jours si mal compris.

Travailleur infatigable, orateur éloquent, il a passé sa vie à écrire et à parler en faveur de la liberté. Il savait l'influence que peut exercer une parole chaude, loyale ; il n'ignorait pas non plus que la profession d'historien est une des plus nobles lorsque le talent et la science s'allient au caractère. Aussi, orateur ou écrivain, il se traça une ligne de conduite, s'imposa à lui-même certains principes dont il ne s'écarta jamais. Il résuma un jour toute sa pensée politique dans une phrase digne de rester : « La tâche de la République est d'organiser la démocratie dans l'ordre et la liberté. » Il s'y donna généreusement, mais sans oublier les lettres et l'histoire qui attirèrent toujours particulièrement sa belle intelligence.

Qu'il fût au barreau ou dans la vie politique, Bardoux aimait prendre la plume, et son style était aussi facile, aussi élégant que sa parole. Il a ainsi publié un grand nombre de travaux en apparence sur les sujets les plus divers de l'histoire, de la politique ou de la morale.

Et cependant si on rapproche tous ces travaux, on ne tarde pas à découvrir le lien intime et caché qui les relie entre eux : ce que Bardoux a fait, c'est l'histoire de la bourgeoisie française.

Sans doute il s'est parfois laissé distraire par quelques personnages généralement ignorés qu'il a rencontrés au cours de ses études et qui ont piqué sa curiosité : telle M<sup>me</sup> de Custine, qui mériterait surtout d'être connue par son admirable conduite devant les bourreaux du tribunal révolutionnaire auxquels elle disputa la tête de son mari et celle de son beau-père; tel encore ce comte de Monlozier, honnête et loyal gentilhomme, mais mal équilibré, gallican effréné, député de la droite à la Constituante, puis émigré, que les princes et les légitimistes désavouent à cause de certaines tendances libérales, en dernier lieu fonctionnaire sous l'Empire, où il défend alors les institutions féodales.

Mais dès le début de sa carrière, Bardoux avait été surtout attiré par la vie de nos anciens légistes; il a même ressuscité des types d'hommes de loi peu connus : Jean de Doyat, bailli d'Auvergne sous Louis XI, Jean de Basmaison, avocat au présidial de Riom. Ces légistes étaient pour lui les premiers bourgeois qui, par leur amour profond du pays et par leur science du droit, ont préparé le régime de la liberté et de l'égalité. Ils ont travaillé par la juris-

prudence à la révolution qu'ont plus tard réalisée les publicistes « par la philosophie et aussi par l'imagination ».

Bardoux rappelait avec un certain orgueil que nulle province n'avait été autant que l'Auvergne riche en éminents légistes, L'Hôpital, Duprat, Lizet, Marillac, Domat. Toutefois en rendant justice à ces légistes, Bardoux ne se laissait pas absorber par l'esprit de doctrine. Il disait lui-même « que pour réussir à imprimer une direction à l'opinion publique, la théorie ne suffit pas, il faut la connaissance exacte des faits, le sens pratique, l'action quotidienne et surtout l'esprit de suite ». Ces qualités n'étaient certes pas étrangères à nos vieux légistes.

Mais c'est dans Lafayette que Bardoux les découvre, dans ce citoyen qui, au milieu des orages et des bouleversements, resta pendant la plus grande partie de sa vie ce qu'il avait été dès sa jeunesse, le représentant de la Révolution en France comme en Amérique. Cette vie de Lafayette, Bardoux l'a écrite avec une sorte de passion admiratrice, surtout pour la longue période qui finit en 1830 ; il y a rattaché l'origine de la France libérale. Lafayette, noble de nom, était en effet avant tout un des chefs de la bourgeoisie, par la simplicité de ses manières, par la générosité de son cœur et surtout par ses doctrines politiques. Les études que Bardoux lui a consacrées laissent, comme tous les autres travaux de notre regretté confrère, le lecteur sous le charme.

Mais ce qui est vraiment un chef-d'œuvre, c'est son portrait de Guizot, d'une ressemblance tout à fait saisissante. Guizot a été, lui aussi, comme Lafayette, un des

plus illustres représentants de la bourgeoisie française, et Bardoux a su le faire revivre tout entier. C'est bien là ce huguenot austère, chef du parti modéré, bouillonnant de passion sous une apparence froide, plein d'affection pour ses amis sous une forme un peu hautaine, historien plus pénétrant qu'érudit, moraliste volontiers doctrinaire et cependant homme politique de premier ordre.

Bardoux s'est arrêté dans cette histoire de la bourgeoisie française à l'année 1848, parce qu'à cette date la démocratie a pris possession du pouvoir par le suffrage universel, bien que l'éducation du peuple fût encore fort rudimentaire.

D'ailleurs, la bourgeoisie n'a pas abdiqué et ne commettra jamais la faute d'autres partis qui se sont désintéressés des affaires publiques parce qu'ils n'occupaient plus une place privilégiée dans le pays.

Lorsqu'on poursuivra plus tard cette histoire de la bourgeoisie, le nom de Bardoux devra, à son tour, y prendre place. On dit que la politique oublie bien vite même ceux qui l'ont honorée. Mais l'histoire aime à perpétuer la mémoire des hommes qui ont loyalement servi le pays. Le nom de Bardoux doit s'ajouter aussi à cette liste des juriconsultes d'Auvergne qu'il a dressée avec un véritable amour filial pour son pays natal. Son souvenir restera également dans notre Académie, où sa mort vient de produire un grand vide, et je ne crois pas me tromper en ajoutant que sa vie servira d'exemple à ses deux fils, bien jeunes encore, aujourd'hui accablés par la douleur, auxquels incombera dans un avenir prochain le grand devoir de perpétuer ces traditions de travail et de dévouement à

la chose publique que leur a léguées en héritage le meilleur des pères.

Lui aussi s'était inspiré des préceptes et de la vie de sa mère. On ne pourrait même pas soupçonner toute l'influence que cette femme vraiment supérieure exerça sur l'esprit de notre confrère s'il n'en avait lui-même souvent parlé à ses amis dans des termes toujours émus. C'était une de ces bourgeoises de forte race qui savent allier la piété la plus pure à l'attachement à nos libertés modernes. Cette mère avait été chrétienne et libérale ; le fils fut chrétien et libéral. Bien avant sa dernière maladie, il songeait, d'ailleurs avec calme et sérénité, à cette heure solennelle où tout homme doit rendre compte de sa vie. Il tenait surtout à ce qu'un jour on ne le prît pas pour un de ces mourants qui se souviennent tardivement d'avoir été chrétiens. Il est mort comme il avait toujours vécu, avec la foi dans l'immortalité.

